

L'HISTOIRE ?

Trois définitions de l'histoire :

(en plus de la distinction récit fictif/récit réel, *story/history*):

- le récit de la vie des hommes du passé.
- la science chargée d'enquêter sur la vie des hommes du passé. (activité de connaissance)
- l'enseignement de ce récit.

Textes d'historiens

Texte 1

Les lieux de mémoire

(Tome I La République), 1984 (sous la direction de) Pierre **Nora**, éd Gallimard

« La mémoire est la vie, toujours portée par des groupes vivants et, à ce titre, elle est en évolution permanente, ouverte à la dialectique du souvenir et de l'amnésie, inconsciente de ses déformations successives, vulnérable à toutes les utilisations et manipulations, susceptible de longues latences et de soudaines revitalisations. L'histoire est la reconstruction toujours problématique et incomplète de ce qui n'est plus. La mémoire est un phénomène toujours actuel, un lien vécu au présent éternel ; l'histoire une représentation du passé. Parce qu'elle est affective et magique, la mémoire ne s'accommode que de détails qui la confortent ; elle se nourrit de souvenirs flous, télescopants, globaux ou flottants, particuliers ou symboliques, sensibles à tous les transferts, écrans, censure ou projections. L'histoire, parce que opération intellectuelle et laïcisante, appelle analyse et discours critique. La mémoire installe le souvenir dans le sacré, l'histoire l'en débusque, elle prosaïse toujours. la mémoire sourd d'un groupe qu'elle soude, ce qui revient à dire, comme Halbwachs l'a fait, qu'il y a autant de mémoires que de groupes ; qu'elle est par nature multiple et démultipliée, collective, plurielle et individualisée. L'histoire au contraire appartient à tous et à personne, ce qui lui donne vocation à l'universel. La mémoire s'enracine dans le concret, dans l'espace, le geste, l'image et l'objet. L'histoire ne s'attache qu'aux continuités temporelles, aux évolutions et aux rapports des choses. La mémoire est un absolu et l'histoire ne connaît que le relatif.

Au cœur de l'histoire, travaille un criticisme destructeur de la mémoire spontanée. La mémoire est toujours suspecte à l'histoire dont la mission vraie est de la détruire et de la refouler. L'histoire est délégitimation du passé vécu.

Texte 2

Pourquoi faire de l'histoire *Arlette Farge*

Directrice de recherches au CNRS.

La réponse à cette question est une profession de foi, revendiquée comme telle.

Il convient de souligner, de rappeler l'urgence du problème posé. En effet, le présent fabrique du passé à vive allure : le temps semble s'accélérer, le passé s'éloigne de plus en plus. Le présent à peine vécu semble insaisissable et ne débouche sur aucun futur prédictible. Dans un tel contexte, l'histoire ne doit pas être confondue avec le devoir de mémoire. Elle n'est pas non plus synonyme de patrimoine. L'histoire n'est ni un reposoir, ni un conservatoire.

Faire de l'histoire ce n'est pas vouloir retourner au même. Cela implique un savoir-faire et un vouloir-dire nécessaires au travail de l'historien. Ecrire l'histoire c'est pratiquer le deuil de ce qui s'est enfui, de ce qui n'est plus, ce qui fait écho à la confidence de Michel de Certeau : « Un manquant me fait écrire ». L'histoire s'écrit à partir de la séparation, de l'étrange, de ce qui est autre.

L'histoire est à appréhender comme le champ immense de l'imprévisible. L'histoire est violence. Il n'y a d'histoire sans rêve d'un ailleurs, rêve qu'il faut transmettre. Le travail de l'historien doit ainsi obéir à un principe d'incertitude : il lui revient d'isoler des événements parce qu'ils ont eu lieu et non parce qu'ils devaient avoir lieu. Il n'existe pas de linéarité cause – effet, cela n'aurait aucun sens. Ce qui est le plus prévisible dans l'histoire c'est précisément son imprévisibilité, cet appel du possible que l'historien ne sait pas traiter. Or il se doit justement de laisser la possibilité intellectuelle de ce surgissement, de l'effraction de l'événement dans le temps.

L'historien est un passeur. Il s'adresse à une communauté de présence d'autrefois pour revenir à celle du présent.

Transmettre : Quelles sources ?

Les sources sont inépuisables, mais difficiles à trouver et à interpréter. L'archive n'est pas bavarde. L'archive, judiciaire notamment, n'est pas le réel, le travail de l'historien consiste à la replacer dans la nécessité du monde qui l'a fait naître. Par la pratique de l'archive, il s'agit d'extirper un sens à des paroles où communément on ne voit que du chaos. L'archive est une trace, une source mais jamais une preuve. Elle ne dit rien en soi, à l'historien d'oser l'interpréter.

...Pour quels projets ?

L'historien s'attache à l'ordinaire, au simple, aux pauvres, aux exclus de l'histoire en somme et aux intensités faibles. Il s'agit d'écrire de quoi fut tissé le cours ordinaire des choses. L'histoire de la différenciation des sexes constitue un nouveau champ d'étude riche de possibilités car elle constitue l'histoire d'une expérimentation sociale sans cesse renouvelée. Il convient à ce titre de faire de l'amour et du désir des sujets de travail dénués de tabous, alors que les historiens ont pour défaut de lisser.

Faire une histoire de la souffrance

Quel sens donner à la surenchère visuelle qui estompe aujourd'hui notre capacité à réagir ? La souffrance est historicisable : il y a des formes de la souffrance, il y a des formes d'énonciation de la souffrance, il y a des façons de la recevoir, de la partager. Si on en fait un objet historique, elle devient plus dicible et peut-être en finirions-nous avec cette idée fautive selon laquelle plus on remonte dans le temps, moins la mort importe.

Travailler sur la souffrance c'est l'entendre hier et vouloir l'éradiquer aujourd'hui. Comment les mots de la souffrance sont-ils reçus ? Sont-ils acceptés ? Refusés ? Comment sont-ils formulés ?

Ecrire l'histoire

Le consensuel est à la mode. On ne peut que regretter l'actuelle euphémisation des mots. Or l'historien se doit de pouvoir disposer d'un vocabulaire vrai, profond pour écrire l'histoire. Pourquoi n'aurait-il pas, ou plus, le droit d'employer les termes de lutte des classes ou de prolétariat ?

Le singulier

Faire de l'histoire ne consiste pas à compiler des anecdotes, à empiler des cas, des témoignages, mais à réfléchir sur les formes inattendues d'action et de réaction qui font l'événement. Submergé par trop de mémoire, trop de témoignages, l'historien se doit de soumettre l'émergence des paroles individuelles à un collectif qu'il s'agit de définir. Comment mieux appréhender comment s'articulent l'individu et le collectif ? Il ne doit pas craindre d'analyser le social, affronter la méfiance actuelle à l'égard de tout système d'interprétation.

L'historien n'est pas un juge. Il n'a pas à nommer, mais il doit donner les moyens de résoudre les problèmes de responsabilité. Si l'historien s'engage c'est par ses livres, son écriture.

Les grandes leçons sur le devoir de mémoire, le patrimoine sont inutiles quand l'histoire n'est pas au nombre des savoirs fondamentaux. Ecartier ainsi l'histoire de ces apprentissages revient à entraver le présent de sa possibilité de vivre.

Bibliographie

- **Vivre dans la rue à Paris au XVIIe siècle**, Gallimard, collection "Archives", 1979.
- **La vie fragile. Violence, pouvoirs et solidarités à Paris au XVIIe siècle**, Hachette, 1986.
- **Logiques de la foule. L'affaire des enlèvements d'enfants**, Paris 1750, (avec Jacques Revel), Hachette 1998
- **Le Goût de l'archive**, Edition du Seuil, 1989, réédition en poche, 1997.
- Sans visages. - L'impossible regard sur le pauvre, Bayard Culture 01/2004

Texte 3

Devoir de mémoire...ou devoir d'histoire ?

Douze leçons sur l'histoire,

1996, Prost Antoine, éd du Seuil

« Traditionnellement, faire l'histoire était se libérer de la mémoire, mettre en ordre ses souvenirs, les replacer dans des enchaînements et des régularités, les expliquer et les comprendre, transformer en pensé un vécu affectif et émotionnel. On l'a vu avec les exemples des souvenirs de la guerre : la mémoire est dans les trous d'obus, les forts aux casemates ébranlées par les bombardements, l'histoire dans des musées pédagogiques, mémorial ou historial, où le visiteur qui ne peut plus éprouver les émotions des anciens combattants acquiert un savoir sur la bataille.

L'histoire traditionnelle ne libérait donc pas seulement le citoyen en lui donnant les clés de la compréhension du présent. Elle l'affranchissait aussi de la tutelle des souvenirs. L'histoire était libération du passé. L'homme, écrivait Marrou, ne se libère pas du passé qui pèse obscurément sur lui par l'oubli, « mais par l'effort pour le retrouver, l'assumer en pleine conscience de manière à l'intégrer ». En ce sens l'histoire apparaît comme une pédagogie, le terrain d'exercice et l'instrument de notre liberté. L. Febvre ne pensait pas autrement.

Notre société ne craint plus d'être submergée par le passé mais de le perdre. Un immense mouvement commémoratif la saisit. [Exemple du millénaire capétien]. Deux ans plus tard ce qui frappe dans le bicentenaire de la Révolution française, c'est le nombre et l'importance des manifestations locales ; la France s'est couverte de commémorations multiples : l'évènement national majeur a été d'abord commémoré comme fondateur d'identités locales.

La « commémorativité » qui nous atteint et qui requiert des historiens une contribution à la fois experte et légitimante, va de pair avec une vague patrimoniale sans précédent [descriptions de la vague de patrimonialisation. On conserve les vieilles bouteilles, les vieux outils, jeter devient impossible]. Un mot d'ordre parcourt ainsi notre société : « touche pas à mon passé ».

Nous sommes donc envahis, submergés par un patrimoine proliférant, qui n'est plus d'aucune façon constitutif d'une identité commune, mais se fragmente en une multitude d'identités locales, professionnelles, catégorielles dont chacune exige d'être respectée et cultivée. L'histoire nationale a cédé la place à une mosaïque de mémoires particulières, « cet album de famille découvert depuis plus de trente ans avec attendrissement et pieusement enrichi de toutes les trouvailles du grenier, immense répertoire de dates, d'images, de textes, de figures, d'intrigues, de mots et même de valeurs dont le pouvoir autrefois mythique s'est fait mythologie familière (P.Nora) [...]

Se diffusent ainsi un goût et une demande d'histoire multiformes, dont la multiplication des généalogistes apporte la confirmation. La recherche des racines, qui précipite nos contemporains dans le culte nostalgique du passé, commence à estomper la frontière entre les historiens professionnels et leurs lecteurs. [...]

Le culte du passé répond à l'incertitude de l'avenir et à l'absence de projet collectif. La ruine des grandes idéologies, qui constitue sans doute un progrès de la lucidité politique, laisse nos contemporains désarmés. D'où le recul d'une tradition historiographique où Seignobos et Braudel se rejoignaient dans un même rapport au présent. Inversement il n'y a pas de projet politique sans élucidation historique des acteurs et sans analyse historique des problèmes. Notre société de mémoire

pense que sans histoire elle perdrait son identité ; il est plus juste de dire qu'une société sans histoire est incapable de projet.

Le défi que les historiens doivent désormais relever est de transformer en histoire la demande de mémoire de leurs contemporains. C'est en fonction de la vie qu'il faut interroger la mort, disait fortement L.Febvre. On fait valoir sans cesse le devoir de mémoire : mais rappeler un événement ne sert à rien, même pas à éviter qu'il ne se reproduise, si on ne l'explique pas. Il faut faire comprendre comment et pourquoi les choses arrivent. On découvre alors des complexités incompatibles avec le manichéisme purificateur de la commémoration. On entre souvent dans l'ordre du raisonnement, qui est autre que celui des sentiments, et plus encore des bons sentiments. La mémoire se justifie à ses propres yeux d'être moralement et politiquement correcte, et elle tire sa force des sentiments qu'elle mobilise. L'histoire exige des raisons et des preuves.

Je suis, il est vrai, un rationaliste impénitent –un universitaire peut il ne pas l'être ? – aussi je pense qu'accéder à l'histoire constitue un progrès : il vaut mieux que l'humanité se conduise en fonction de raisons que de sentiments. C'est pourquoi l'histoire ne doit pas se mettre au service de la mémoire ; elle doit certes accepter la demande de mémoire, mais pour la transformer en histoire. Si nous voulons être les acteurs responsables de notre propre avenir, nous avons d'abord un devoir d'histoire »

On n'échappe pas à l'histoire

Marc Ferro, Odile Jacob, 2005, 430 p., 25 €.

Compte rendu de lecture de Régis Meyran

L'historien Marc Ferro montre que le trajet de vie de chaque individu - fût-il le plus obscur - représente une « miniature de l'histoire ». Selon lui, c'est dans les moments de crise que les trajectoires individuelles rencontrent les grands événements. L'histoire ne se fait alors pas sans les « anonymes » car ceux-ci sont sommés de faire des choix.

« Avec l'histoire fortuite et privée de ma personne fortuite et privée, je crois - et je demande qu'on n'y voie nulle outrecuidance - que je raconte une partie importante et inconnue de l'histoire allemande. » Telle est la déclaration que fit un jeune juriste de Berlin, Sébastien Haffner, dans un témoignage écrit en 1938 mais seulement révélé au public en l'an 2000. Cette déclaration fut peut-être l'un des points de départ qui permirent à l'historien Marc Ferro d'écrire son dernier livre... En effet, que révèle ce témoignage ? Tout simplement l'univers mental d'un Allemand on ne peut plus ordinaire... Sur les bancs de l'école, il entend parler des crises qui secouent la république de Weimar, notamment la grande inflation de 1923, assiste à la montée d'un climat délétère et fataliste, où le ressentiment face au chômage entraîne l'apparition d'un esprit belliqueux - y compris chez ses camarades de classe, qui se plaisent à rosser ceux qui font figure de spartakistes. Adolf Hitler lui fait horreur, ce qui est le cas chez tout « Allemand normal », écrit-il, mais le personnage fascine. Pourtant, quelques semaines plus tard, le jeune homme se retrouve à marcher dans les rues de Berlin, botté, affublé du brassard à la croix gammée et chantant en chœur avec les autres soldats... Certes, il ne se reconnaît pas dans ce rôle : il effectue là son service militaire et s'exilera peu de temps après à Londres. Il n'empêche qu'un tel cas de figure illustre parfaitement comment le décalage existant entre l'histoire, ses grands événements, et l'histoire des gens ordinaires peut se trouver brutalement réduit à néant.

Ce sont ces moments extraordinaires que M. Ferro entend étudier dans son livre. Aujourd'hui, écrit-il, l'histoire « au ras du sol » telle qu'elle est pratiquée en France tente de décrire la vie des anonymes, par l'étude de leur appartenance à des réseaux familiaux, politiques ou communautaires. Mais elle n'a pas réussi pour autant à décrire leur rapport aux crises de l'histoire, à ces moments violents qui bouleversent en profondeur la structure des sociétés. « L'histoire anonyme » ici entreprise est un manifeste pour que cette connexion se réalise. Tout part d'une hypothèse : chaque trajet individuel peut être vu, nous dit l'historien, comme une « miniature de l'histoire », un microcosme susceptible d'éclairer le fonctionnement des sociétés. On regrettera que M. Ferro n'ait pas développé plus avant son hypothèse, mais la façon dont est construit son ouvrage permet au lecteur d'en comprendre les implications. L'idée semble être que tout individu se trouve plongé, qu'il le veuille ou non, dans le

tourbillon des événements : somme toute, nous avons une conscience face à nos propres représentations et face à l'histoire telle que nous la percevons. Pour chaque individu, l'éclairage se présente sous un autre angle.

Selon un principe d'accumulation, le livre décrit alors un faisceau de trajectoires individuelles, qui forme un kaléidoscope rendant compte des multiples facettes de la réalité. Se centrant sur quelques-uns des événements les plus marquants de l'histoire du XXe siècle - la Révolution russe de 1917, l'arrivée de Hitler au pouvoir dans l'Allemagne de 1933, l'occupation de la France par les Allemands et l'instauration du régime de Vichy en juillet 1940, la guerre d'Algérie -, l'auteur fait apparaître dans chaque cas le « spectre des comportements individuels », où chaque choix particulier entre en résonance avec des milliers d'autres. C'est l'accumulation des choix individuels dans une même direction qui donne une force aux anonymes. Par exemple, dans la Russie des années 20, si l'Etat rejette désormais les intellectuels et les avant-gardes artistiques, tel le compositeur Igor Stravinski ou le cinéaste Dziga Vertov, cela est moins dû à l'antitrotskisme de Staline (Léon Trotski se piquait d'avant-gardisme), comme le voudrait une explication politique classique, qu'à l'ascension sociale de bureaucrates issus de milieux très populaires, hostiles aux intellectuels.

Certes, ce livre est un essai et pas une étude universitaire classique, mais il n'en est pas moins d'un grand intérêt. L'auteur combine en effet la synthèse des travaux des historiens les plus renommés et les plus actuels sur chaque période - par exemple ceux de Marc-Olivier Baruch pour Vichy, de Ian Kershaw ou Omer Batov pour l'Allemagne nazie - avec l'étude des journaux ou mémoires des individus, célèbres ou non, - notamment les Mémoires de Sergueï Eisenstein ou des entretiens de Rainer W. Fassbinder. A cela, il faut ajouter l'analyse d'œuvres de fiction - romans ou films - qui informent tout autant sur la société considérée. Ainsi l'un des chefs-d'œuvre de Fritz Lang, Le Testament du docteur Mabuse (1933), dénonçait-il à demi-mot la brutalité nazie ; or, F. Lang était juif, ce qui n'empêcha pas Hitler, fasciné par Metropolis (1927), de lui proposer d'être le cinéaste officiel du IIIe Reich... Demandant un délai de réflexion, le cinéaste s'exila dans la nuit qui suivit. Ces apparentes contradictions, au niveau des individus, permettent de saisir toute la complexité de la réalité historique.

Ses conclusions font du livre un plaidoyer pour l'enseignement de l'histoire. En effet, l'« histoire anonyme » permet de montrer que la coupure n'est pas aussi nette que cela entre l'histoire faite des grands événements et les histoires de tout un chacun. Dans les moments de crise, tous les individus sont confrontés à des dilemmes - ils sont sommés de faire des choix - à moins d'« ignorer l'histoire » à leurs risques et périls, tel un certain Marcel N. qui, ayant participé à quelques activités de résistance, est informé d'une rafle dans la région de Grenoble mais refuse de partir car « en règle et en vacances » et mourra en déportation. Car c'est bien la question du choix qui parcourt l'ouvrage en filigrane. On n'échappe pas à l'histoire, puisque les grands cycles, les phénomènes de longue durée se commencent et se terminent dans des crises qu'on ne peut arrêter. Pour autant, M. Ferro semble nous dire que rien n'est écrit, que le libre choix existe toujours, que les individus peuvent toujours prendre en main leur destin s'ils le veulent. Ainsi, ces paysans russes (les moujiks) qui recréent spontanément, après la chute du tsar, des assemblées de village - ou mir - et décident de s'octroyer des terres pour éviter la famine, sans l'autorisation du parti bolchevik qui attendait l'issue de la guerre. Quelques années plus tard, les mêmes seront décimés par une vague de purges, envoyés au goulag sans qu'ils puissent y faire grand-chose...

Finalement l'auteur milite, semble-t-il, pour que chaque citoyen développe une conscience historique, car seule la prise de conscience des événements permet de faire des choix en connaissance de cause. Au total, M. Ferro livre au grand public un ouvrage original, mêlant tout à la fois des éléments qui rappelleraient un manuel d'histoire du XXe siècle, mais dans un style plus vivant, plus anecdotique, truffé d'exemples, avec une réflexion générale sur l'histoire. Pour cerner ce que fut la réalité d'une société à une époque donnée, il convient de faire feu de tout bois : à ce titre, l'histoire des historiens ne peut pas se dispenser de faire la synthèse des histoires vécues par les individus, y compris dans leur vécu affectif et intellectuel - fussent-ils ministres, romanciers ou boulangers.

Une manière de rappeler que l'histoire se fait à tout moment dans la tête de chacun de nous.